

Le temps suspendu

Rêve d'apesanteur de Josée Dubeau, Centre d'Art
contemporain Axe Néo 7, avril 2001

Léa Deschamps

Number 184, May–June 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17145ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Deschamps, L. (2002). Le temps suspendu / *Rêve d'apesanteur* de Josée Dubeau, Centre d'Art contemporain Axe Néo 7, avril 2001. *Spirale*, (184), 53–53.

LE TEMPS SUSPENDU

RÊVE D'APESANTEUR de Josée Dubeau
Centre d'Art contemporain Axe Néo 7, avril 2001.

RÊVE D'APESANTEUR, de Josée Dubeau, nous convie à la convergence d'effigies et d'artefacts sous l'emblème d'un pic doré. Transformé en objet de représentation, un oiseau mort empaillé et harnaché à un parachute s'offre telle « la victoire fragile d'un passé comme objet de trouvaille ». Dans une alcôve, un vert incandescent illumine un inerte pic-bois en suspens. Le torse resserré comme dans une camisole de force, l'oiseau indigène surplombe en silence. L'œil noir brillant, la touffe de plumage rouge en guise de couronne royale, inquiètent par leur vivacité et leur intelligence. Ce trophée échappera à la décomposition et à la pourriture. Doublure objectale de lui-même, ce vaisseau-animal a transgressé notre monde de la corporalité et de la finalité. Moule iconique, cette image statuaire d'un vécu se fait porteuse de la « mélancolie tenace d'un passé comme objet de perte ». C'est ainsi, dans l'écho d'une mort qui perdure, que nous sommes invités à nous recueillir en ce *Rêve d'apesanteur*. Le mot *apesanteur* signifie annulation ou affaiblissement du champ de gravitation et évoque cette idée de ralentissement et de prolongement du temps. Étirer la durée, suspendre la mort : Pic, un oiseau trouvé sans vie — qui porte le surnom prêté au pic-bois par l'auteure —, occupe ici de nouvelles instances de réalité et de temps.

Dans la grande salle adjacente au mausolée, une empreinte radiographique nous montre en détail les entrailles du même pic-bois. La lumière a creusé l'appareillage d'organes du corps ailé pour en faire jaillir, il nous semble, son aura. Josée Dubeau précise néanmoins : « [J'ai eu] l'idée de lui faire faire un rayon-X pour connaître les causes de sa mort. J'ai trouvé un hôpital vétérinaire tout près de chez moi pour le rayonner avant qu'il ne soit trop tard et qu'il ne passe entre les mains du bistouri qui lui aurait enlevé les entrailles. » Cet enregistrement de rayons-X constitue une saisie de la toute dernière instance d'intégrité charnelle de l'oiseau qui se serait blessé mortellement en se heurtant contre une fenêtre. Une lumière naturelle illumine les sillons clairs-obscur du film à jet d'encre accroché à un faux mur entaillé d'une fenêtre. La clarté du jour influe sur les lignes et les volumes qui s'estompent ou s'allument. L'oiseau irradié s'anime ainsi dans l'incertitude de rayons en contrepoint à sa staticité iconique d'oiseau naturalisé. Nébulose et éphémère, l'apparition radiographique semble osciller dans l'espace et le temps, comme si elle hésitait à franchir ou à quitter les lieux de son cadrage. « Les états

liminaux ou limites existent partout où quelque chose est sur le point d'entrer dans une phase de transition ou de virer en quelque chose d'autre. Ils peuvent varier de l'ordinaire à l'extraordinaire — comme de l'état hypnagogique quotidien entre le sommeil et éveil [...] Dans ces états liminaux, même les distinctions fondamentales comme l'espace et le temps, sont remises en question. Où sommes-nous dans cet "entre"? »



Oiseau de Josée Dubeau, 2001

DR

Ce passage de l'extériorité vers l'intériorité qu'effectue Josée Dubeau ne s'opère pas uniquement au niveau du visible. À une lecture indicielle de l'oiseau-objet et de son effigie, en tant que corps/surface, se greffe une autre modalité du voir. À ce regard externe du dehors au dedans ancré sur le visible et dans la corporalité, s'en ajoute un autre plus interne déviant de la spécificité iconique.

Nous nous enfonçons dans une zone de l'entre-objet-image, à la périphérie du réel et de sa représentation. Josée Dubeau reconduit « cette relation qui existe entre la vision psychique et la vision oculaire » (selon l'expression de Paul Virilio dans *Faire image*, Presses universitaires de Vincennes, Paris, 1989) dans trois séries de dessins à l'encre. Dans une approche gestuelle et intuitive, elle puise au confluent « d'images mentales virtuelles » et « d'images virtuelles instrumentales » (Virilio). Au-delà de leur faible iconicité, les empreintes calcinées nous remémorent

« l'intimité du risque » (Blanchot, *L'espace littéraire*, Gallimard, 1968) que provoque le trajet fluide et parfois irrégulier d'un oiseau noir en élan de vol, de chute ou de rupture. Le temps se conjugue à la matière, l'effleure puis rompt avec elle.

Se déroulant de manière linéaire comme un mince ruban, le temps se circonscrit ici dans un silence scellé à son immuabilité. Josée Dubeau l'a saisi et synchronisé à la surface encreée d'électrocardiogrammes en le piquant de centaines d'aiguilles de montre. « Chaque électrocardiogramme contient à peu près 500 aiguilles de montre... Je voulais montrer la ligne continue que représentent les battements du cœur, ce mécanisme horloger qui nous suit jour après jour comme un déroulement horizontal de papier. » L'éphémérité temporelle s'incarne (à nouveau) en vécu. Ainsi figée en étendue ou volume, elle se réduit à notre portée comme ces « choses transformées en objets afin d'être saisies, utilisées, rendues distinctes, plus sûres, dans la fermeté distincte de leurs limites et l'affirmation d'un espace homogène et divisible » (Blanchot, *op. cit.*). Josée Dubeau interroge cette certitude, en citant de nouveau Blanchot : « Le caractère clinique du monde actuel m'intéresse car il cache notre vulnérabilité. Il solidifie notre fragilité pour qu'elle disparaisse sous le lisse. À la surface, tout paraît incroyablement parfait et ce qui est en dessous devient plus menaçant. »

Sur une tablette au milieu des électrocardiogrammes, un oiseau, d'une masse façonnée entièrement d'aiguilles (de montre) agglutinées à des aimants, se resserre trop fort comme un petit cœur « pour mourir et ainsi embrasser le tout du temps et faire du temps un tout » (Blanchot, *op. cit.*). D'emblée, ce triomphe nous renvoie (mais doucement) à *Pic empaillé* dont la vulnérabilité s'est aussi transmuée en victoire.

Josée Dubeau œuvre à la commutation de ce qui vient et de ce qui fuit : « Je ne privilégie donc pas un matériau mais le reflet d'un état d'être. Le signe projecteur devra prendre forme dans un matériau qui retourne au premier choc de la découverte. »

« À travers tous les êtres passe l'unique espace : espace intérieur du monde. Silencieusement volent les oiseaux tout à travers nous. » (Rainer Maria Rilke)

LÉA DESCHAMPS

1. Georges Didi-Huberman, *Devant l'image*, Les Éditions de minuit, Paris, 1990, p. 49.
2. Propos recueillis par l'auteure.
3. George Quasha et Charles Stein, *Hand heard : Liminal objects*. Galerie des Archives, Paris; 1996 p. 12.